

Maurice Mourier poursuit, dans ce numéro, en alternance avec sa seconde série de *Grands Transparents*, la publication de fictions que, nous a-t-il dit, « on peut aussi bien considérer comme des contes ou des poèmes en prose, eux aussi liés entre eux par une manière de thématique commune (celle de l'oiseau imaginaire ou de l'oiseau réel placé en situation imaginée) et proposés au lecteur sous un titre global point trop énigmatique : *Zazzo* ». ¹

Zazzo IV. Traque au Tohu chez les Bohus

Maurice Mourier

Maurice Mourier est romancier, critique littéraire et poète. Dernier ouvrage paru : *Par une forêt obscure*, Éd. de l'Ogre, 2016.

« Dieu qu'ils sont laids ! » glapissait Emma Traum, découvrant pourtant des gorilles de montagne, qui n'ont rien d'Adonis.

Dieu évidemment n'a rien à faire ici, pas plus qu'ailleurs, mais au moins la savante demoiselle aurait-elle pu s'inspirer de sa miséricorde au lieu d'imposer à ses invités, chaque fois qu'elle remerciait (par dérision) la jeune soubrette bohue qu'elle avait comment dire ? apprivoisée, la même plaisanterie peu chrétienne : « Merci, Miesque ! »

Miss Traum, en effet, manquait certes non pas de science mais de délicatesse, encore que l'ethnie des Bohus hirsutes offrît, il faut le reconnaître, une prise certaine aux esclaffages en tout genre.

Mais assez là-dessus. Ce qui intéresse nos lecteurs, ce sont leurs qualités innées et non leurs trop visibles déficiences. Or, proches en effet par

leur déplorable apparence du cynocéphale papion, ces indigènes partagent avec lui une forme de jugement et sont, en somme, malins comme des singes.

Il en faut, il en faut, de l'astuce, dans ces forêts verdâtres, où rôdent à toute heure des mygales dites *escovillons* grosses comme le poing, pour dénicher l'unique espèce comestible et en nourrir ses chères têtes noires ! « *Gottfordam* ! » comme disait la dame tout en lançant, contre le tronc crépu d'un gnangnan, un jet visqueux de jus de chique car elle avait conservé, de son passé de transsexuelle, longtemps modèle préféré d'un grand couturier berlinois, ou bérinois – les leçons diffèrent selon les sources – quelques habitudes d'homme qui charmaient les amateurs.

« *Gottfordam* ! ces pauvres gens ont bien du mérite, quand même ! »

¹ Les trois premiers *Zazzo* ont été publiés dans le n° 35 de notre revue (octobre 2016).

On ne saurait mieux dire, car le Tohu – ainsi nommé dans l’idiome guttural de ceux qui le chassent – possède lui-même une intelligence pratique dont disposent peu d’oiseaux de la canopée.

Ce n’est pourtant pas lui qu’on mange. Il pue d’une manière intolérable, une glande située à la base des caroncules de ce gros dindon produisant une huile dont il enduit son plumage violet évêque, huile qui, en s’évaporant à la chaleur torride du sous-bois, imite à s’y méprendre l’odeur écœurante de la merde de chien.

Non, l’indigence des Bohus n’est pas telle qu’ils doivent rabaisser leur dignité à l’ingestion de cette ordure. Le Tohu ne les intéresse que pour ses œufs, qu’imprègne seul un parfum léger, assez analogue à celui de la ciboulette. Aussi la gastronomie bohue en fait-elle grand cas, qui confectionne avec eux de délicieuses omelettes souvent accompagnées d’une sauce verte tirée de la sécrétion du lichen *buglossolarmis lactescens*, qui n’est pas rare sur le tronc des amélanchiers pourpres.

Des œufs, *euréka* !, d’autant que la femelle tohue n’en pond pas moins de trente, qu’elle abandonne dans un nid d’étoupe, vaste comme une corbeille à pain, qui se balance au sommet des plus hauts représentants de la vaste famille des ébéniers, mais demeure parfaitement caché à la convoitise du chasseur.

Deux questions se posent ici au naturaliste amateur. D’abord, comment un animal aussi lourd que les plus lourds *méléagres* appartenant à l’ordre des galliformes *pénélopidés* parvient-il à hisser sa masse jusqu’à des quarante mètres de hauteur ?

C’est qu’il ne vole pas plus loin que la première branche horizontale, le reste du trajet jusqu’à la cime s’opérant grâce à ses griffes puissantes, qui le transforment en une sorte de grimpereau géant.

Quant à l’art de dissimuler ses œufs, sachez que l’étoupe choisie, absolument mimétique du lacs de feuilles et de rameaux qui supporte le nid, empêche de distinguer celui-ci, même en écarquillant les yeux, depuis le sol. Ah ! ah ! voilà qui est finaud, n’est-ce pas ?

Finaud, mais coûteux en énergie. Car si la femelle tohue sait par instinct que le soleil irradiant la canopée est largement suffisant pour couvrir ses œufs durant le jour, elle ne saurait se dispenser, un peu avant la nuit complète, de grimper sur son perchoir afin de couvrir à l’aide des feuilles dont, d’entrée de jeu, elle a garni le fond du nid sa future descendance encore blottie dans la coquille, et cela à seule fin de préserver ses poussins à l’état de fœtus du si dangereux choc thermique.

La besogne est de courte durée mais elle prend néanmoins quelques minutes. Or, dès le moment où l’obliquité des rayons solaires les a avertis de l’imminence du soir, les Bohus en oripeaux de chasse, consistant en peintures éparses sur la sombre nudité de leur corps, ou vaut-il mieux dire de leur toison puisqu’ils sont, on l’a noté, fort velus, se déplacent à petit bruit sous l’immense nef des arbres titans et systématiquement stationnent sous les plus imposants d’entre eux.

Soudain, dans l’obscurité grandissante, celui d’entre ces braves qu’on appelle « le Maître des Minous » profère le miaulement rauque du chat

sauvage en rut, un cri à vous glacer le sang qui déclenche chez la mère tohuhue une telle panique qu'elle défèque aussitôt.

On l'aura compris, cette crotte consistante, en tombant depuis le faite d'un tronc qui a fait le vide au-dessous de lui, suit une trajectoire rectiligne et uniformément accélérée. Au sol, qu'elle rejoint avec la perfection géométrique du fil à plomb, elle marque à merveille l'emplacement du nid quarante mètres plus haut. Le lendemain, au lever du jour, cette marque se verra d'autant mieux qu'elle est d'une belle teinte jaune d'or. Il suffit alors aux Bohus, guidés par ces impacts, d'aller cueillir les œufs.

Comment procèdent-ils pour les récolter si loin du sol ? Emma Traum l'ignorait mais supposait que c'était par lévitation ou toute autre technique chamanique du même genre. Impossible d'en savoir plus, la dame s'étant évanouie en 1901 dans un canton perdu de l'île aux Chats, dite Célèbes, et les Bohus ayant depuis longtemps troqué leur pittoresque coutume cynégétique contre le costume seyant de serveurs chez Mac Donald's.

Il y a peu, cependant, un vieux, pour quelques sous, racontait que parfois l'étron du Tohu tombait sur la tête d'un des membres du commando de chasse. C'était pour l'élue un grand honneur. Il y gagnait le titre de « Maître des Merdes », qu'il avait le droit de transmettre à son fils aîné. Mais les femmes, qui ne participaient pas à la traque, se voyaient priver de cette distinction virile. ☺

Zazzo V. Nourrir un toucan

*Dans la montagne il vole haut
Mais bien moins que le calao.
Empaillé tel un objet d'art
Il plaît moins que le casoar.
Dans la vie il fait du boucan
Plus qu'une harde d'éléphants.
Badaud, n'excite pas sa toux,
Quand il tousse, il en devient fou !
Respecte un bougon pessimiste,
Le toucan est un oiseau triste.*

Joliment calligraphié sous forme d'anciennes lettrines gothiques, tel était l'avis placardé au-dessus de la porte du local d'où sortait incessamment un intrigant tintamarre métallique.

« Suivez-moi », dit le guide, et il entra le premier, suivi du troupeau un peu inquiet d'une douzaine de touristes déjà épuisés par plusieurs stations devant les merveilles du *Tiergarten*. Dans la touffeur du lieu chauffé par une rangée de radiateurs en bronze vétustes et peints en marron pisseux, la petite escouade tenait tout juste, largement dominée par le jeune homme en uniforme vert bouteille, casquette posée sur le haut d'une abondante tignasse bouclée, un garçon à l'air peu commode qui fixait à présent sans aménité, derrière les barreaux de fer de la cage, le toucan

occupé à donner violemment du bec contre diverses gamelles vides, d'où ce bruit insupportable.

« Gustave, arrête de faire l'andouille ! » hurla soudain le jeune homme, obtenant aussitôt, il faut le dire, le silence dont il avait besoin pour débiter son boniment. Alors, se tournant vers nous :

« Ce crétin, dit-il d'une voix calmée, croit que l'heure de bouffer est imminente. D'abord, c'est faux, tu le sais très bien, Gustave ! Le seul plaisir de ce casse-pied depuis qu'il est arrivé du Brésil, c'est d'emmerder ses gardiens et je vais vous raconter la dernière. Il y a de ça trois mois, il a commencé à refuser la nourriture. Comme ce genre de loustic coûte bonbon, vous pensez, mon chef, au début, nous a tous soufflé dans les bronches : si vous ne laissiez pas

pourrir ses mangues, si vous ne vous gaviez pas, en douce, des plus mûres, pour lui refiler les vertes, en croyant qu'avec son gros bec il peut en percer la peau, il le peut, oui, je ne dis pas qu'il ne le peut pas, avec un tarin pareil, mais c'est qu'il ne le veut pas, il aime les bonnes choses, comme vous ; de toute façon si vous me le laissez dépérir, vous serez virés, bien fait pour votre gueule ! Et notez, messieurs-dames, qu'il nous balançait ça ici même, devant l'oiseau, là, qui se dandinait d'une patte sur l'autre, avec l'air de se payer notre fiole ! Non mais ! il a bien fallu qu'il se rende à l'évidence, le chef, en venant lui porter en personne les meilleurs morceaux, les plus jaunes, les plus sucrés, que ce drôle de citoyen boude, voilà, il boude, il nous regarde de travers, voyez vous-mêmes ! »

Et de fait, en se penchant par dessus son épaule, on n'entrevoyait guère, mon émoustillée voisine et moi, une blondinette pétulante dont je venais juste de faire la connaissance en achetant mon billet au même guichet qu'elle, non, pour tout dire on ne voyait rien, au fond de cette cage pourtant spacieuse mais assez mal éclairée par la lumière d'hiver venant de derrière, du jardin glacé, seulement une forme immobile au milieu des gamelles dispersées et un bec monstrueux marqué d'une vague lueur.

« Alors, il va crever ? » gémit la blondinette.

« Non, non, se récria le guide, que mademoiselle se rassure, nous sommes équipés dans ce zoo, nous avons des psychologues, aujourd'hui il fait seulement son intéressant, et puis il attend le déjeuner, encore cinq minutes, Gustave, juste le temps pour moi de raconter la suite au public ».

Croyez-le, amis protecteurs des oiseaux, croyez-le, un murmure de soulagement parcourut l'assistance et je sentis nettement la pétulante s'approcher un peu de moi jusqu'à un contact discret de sa hanche.

« C'est le vieux Schulz qui a trouvé la solution, reprit le guide. Ah ! il la connaît dans les coins ! Tous les jours, le matin, il s'amenait ici, avec son pliant parce qu'à son âge on fatigue, il observait Gustave, il lui racontait des coups, je ne sais pas, moi, il a sa méthode et répète toujours : les frugivores, c'est les plus coriaces, une bande de caractériels, prenez les corvidés, tu leur fourgues n'importe quelle merde, à ces poubelles volantes, ça saute sur tout, ça digère tout, ça chie partout, pas de problème. Mais les frugivores sont délicats et il doit y avoir quelque chose dans les fruits, un certain type de vitamines peut-être, ou c'est trop acide, mais ces gars-là n'ont pas la pêche, d'ailleurs chez eux, dans leurs montagnes, c'est pareil : tu as déjà entendu un toucan se marrer, toi, ? alors qu'une pie, tiens ! et un vautour, la même chose, ça mange des bouts de barbaque, pleins d'énergie y sont, et ça se chamaille, et ça rigole. Bref, il ne faut pas trois jours à Schulz, ça valait mieux parce que l'autre avait le bec dans l'eau si vous me passez l'expression, il perdait ses couleurs, ses plumes devenaient ternes.

Il dit au chef, mon Schulz : Gustave s'enquiquine à cent sous l'heure, il faut le distraire, ce mec-là, j'ai compris ça en causant avec lui, en lui lançant des quartiers de pomme, il les attrape volontiers, pas question de coller un fruit dans une galtouze et puis basta ! »

Le guide s'arrête pour reprendre souffle, juste au moment où arrive le déjeuner, d'appétissantes tranches de mangue sur un chariot poussé par un collègue.

« Démonstration ! » dit le guide avec emphase. Il ouvre alors au milieu de la grille une sorte de hublot que je n'avais pas remarqué, crie « Gustave, à la soupe ! » et enfin nous voyons se présenter de face l'oiseau bec largement ouvert, comme une gargouille.

« Fred est un vrai professionnel, il a travaillé dans un cirque » précise le guide et à Gustave : « Prêt, l'oiseau ? », question à laquelle répond ce dernier en trépignant légèrement mais distinctement de façon à bien se caler sur ses cuisses.

Un coup de sifflet du guide, un mouvement gracieux du nommé Fred qui propulse habilement, juste au centre du hublot, une tranche de mangue et hop ! l'oiseau la reçoit directement dans le fond de son bec, exactement comme dans le jeu de la grenouille, où il s'agit de placer des palets dans la gueule ouverte du batracien.

Après chaque tir au but : « Et d'une ! » rugit le guide, « et de deux ! » ; avant chaque lancer, un coup de sifflet. L'oiseau vorace a l'air de se tenir les côtes et trépigne avec une satisfaction qui fait plaisir à voir. L'assistance extasiée pousse des oh ! et des ah ! La blondinette m'a carrément pris la main et la serre avec force, je suis un peu gêné, mais bon !

À la sortie, elle est rêveuse, et la versatilité des jeunes filles, une fois de plus, me cueille à froid : « Au fond, dit-elle, nourrir un toucan, c'est tout con ». ☺

MAURICE MOURIER

Zazzo VI. Nids d'Yggdrasils

Bien malin qui l'aura vu, l'Yggdrasil au nid ! Il s'y cache mais ce n'est rien. Le nid lui-même est une cache et comme telle se dissimule si bien que pour la voir il faut tomber dedans. Et même là...

« Imaginez un trou, un simple trou, rapporte Cornélius, son inventeur. Rien ne le distingue, dans ces montagnes, d'un gouffre plus commun, une faille, un entonnoir creusé par le rabot des glaces il y a longtemps, car de glaces céans pas un éclat, l'environnement est aride, et chaud malgré l'altitude, une cuve plutôt, non point une cave, elle demeure ouverte largement sur le ciel et son fond, presque plan, ne montre aucune fissure, aucun puits par où l'eau pourrait s'échapper mais il ne pleut jamais dans ces lointains entre tous stériles, minéraux, déprimants. Les parois de la cuve sont d'ailleurs accores plus qu'on ne saurait dire et le vide du lieu impressionne ».

La relation de Cornélius, très lacunaire, s'arrête ainsi abruptement. Comment est-il sorti de ce piège ? En est-il sorti ? Seul son compagnon de cordée, Tindouf, affirme que l'accident du paysage était un nid et que l'Yggdrasil, dont il ne précise pas le sexe, l'avait abandonné depuis peu. Mais aucune mention de plumes, de ce duvet dont les

femelles attentionnées garnissent les aires, si grossières soient-elles, où elles mettent bas – ce n'est pas le bon terme –, protègent du velouté de leur abdomen – est-ce le mot qui convient ? – leur progéniture, bref on n'est guère avancé.

Et d'autant moins que Tindouf, selon la rumeur colportée dans les ports de la Mer Rouge où l'essentiel de son activité de pirate se déroula, fut un fieffé hâbleur. En témoigne cette anecdote : un jour, en tirant sur son narguilé, il conte à son auditoire – car il avait fini par rassembler autour de lui une foule d'admirateurs – qu'au cours d'un périple dans les déserts qui constituent l'essentiel de ces horribles contrées un porteur d'eau vint à lui et lui offrit une boisson si délicieusement fraîche qu'il ne put se retenir d'y tremper les lèvres.

Aussitôt le voilà transporté – le désert à l'horizon devenait quelque peu montueux – dans une vallée onduoyante ponctuée, de loin en loin, par d'étranges excavations à ciel ouvert remplies d'un liquide dépourvu de transparence, à la surface absolument immobile, sans friselis ni oscillation, tout à fait comme du vif-argent dit-il. Très nombreux, ces puits l'attiraient tout en lui semblant un peu effrayants à cause de l'impossibilité d'en jauger de l'œil la profondeur.

Mais peu après il fut rassuré car l'un des cylindres, si parfaits de proportions qu'on aurait pu les supposer forés par quelque tarière gigantesque, avait été vidé aux fins de nettoyage et présentement une équipe d'ouvriers, pieds et torses nus, un pagne noué à la taille, s'activaient avec des pelles et des seaux à en curer la base. Or les débris ainsi retirés, que d'autres travailleurs hissaient à l'aide de cordes, s'approchant avec témérité des bords verticaux de la plaie en piétinant l'herbe rase, ne dégageaient aucune odeur malsaine et semblaient faits d'une boue légère, translucide, où miroitaient des paillettes multicolores.

Tindouf, dans sa curiosité, accompagna un des éboueurs vaquant au niveau supérieur jusqu'à certain monticule, situé non loin, sur les flancs duquel le garçon, sans aucun regard pour le voyageur qui l'observait, ce garçon mulâtre plutôt mince et, se souvenait Tindouf, assez beau, déversait aux fins de séchage le contenu de son seau. Surprise ! Les éléments de couleur, une fois mis à nu, brillaient comme autant de plumes d'oiseaux, c'étaient des plumes !

« Achnou ada ? » s'exclame alors Tindouf, à qui l'autre répond, avec un dédain nuancé d'évidence : « Vogelnest, Dummkopf ! »

C'est ainsi que s'accrédita, après Tindouf et d'après son témoignage, la légende de l'Yggdrasil et du bercail de celui-ci. Mais notre raison de modernes répugne à ces billevesées. Nous importe beaucoup plus de savoir comment Cornélius sortit de son trou. On prétend qu'une nuit – après d'autres nuits – où il y croupissait, ou y compissait les murs faute d'urinoir, qu'auriez-vous fait à sa place ? , sans

doute incommodé par les effluves méphitiques émanant de cet abri autrefois sec et suave, quelque énorme oiseau analogue à celui rencontré jadis par Sindbad le Marin, ou le Tarin, les leçons divergent, fondit sur le naufragé – ce mot n'est-il pas inadéquat ? – et l'enleva dans le but de le découper en quartiers et de nourrir ses petits de cette abondante provende.

Naturellement les esprits rationnels, qui ne manquent pas chez les savants bien que nombre d'entre eux, négligeant les sages préceptes de ce chercheur dont le nom est oublié, aient oublié à leur tour de bouter Dieu, ses pompes et ses œuvres, hors du laboratoire de leur pensée, observeront que les derniers détails fournis par la tradition concernant l'épisode de l'oiseau-roc, autrement nommé Yggdrasil, sont fâcheusement contradictoires. Si les Yggdrasils nichent dans des trous en tous points semblables à celui où gisait le malheureux Cornélius, il faut que l'oiseau, dans ses noirs desseins de ripailles, il faut nécessairement qu'il ait déposé sa proie dans l'une quelconque des autres cavités de pierre que recèle la montagne. Quelconque d'ailleurs, non pas ! Car occupée effectivement, régulièrement et durablement par le nid, les œufs, l'incubation, la naissance, le nourrissage, l'apprentissage du vol qui constituent, dans cet ordre, l'apparition puis le développement d'un Yggdrasilet (ou d'une Yggdrasilette), le refuge rocheux en question, que rien a priori ne distingue des autres, cesse aussitôt d'être quelconque et devient dans toutes les Encyclopédies ornithologiques, à condition que des personnalités compétentes, dûment présentées, encadrées, adouées par leurs

pairs, en assument la rédaction, ce que l'on appelle « nid d'Yggdrasil ». Il fallait le démontrer, désormais voilà chose faite.

Ce qui demeure inaccompli, en revanche, et ne sera jamais peut-être entrepris à nouveau, encore moins achevé, c'est l'enquête sur les repaires de ces animaux supérieurement doués pour le vol que sont les Yggdrasils, plutôt des oiseaux primitifs à notre avis, des ancêtres dinosauriens du plus ample des volatiles actuels, le condor des Andes, qui lui du moins est toujours debout, ou plutôt en l'air, tandis que l'Yggdrasil, depuis Cornélius et Tindouf, est déclaré éteint, ce qui explique suffisamment hélas ! pourquoi il ne brille plus de tout l'éclat de son plumage coloré.

Qu'un dinosaure ailé ait été revêtu d'une parure, au moins lors de la parade nuptiale, aussi éclatante que celle qui frappa Tindouf, rien qui choque ou qui devrait choquer la vulgate scientifique. Combien d'espèces volantes richement dotées en instruments de camouflage ou de séduction à base de livrées qui étincellent ! On en ferait un livre, et d'ailleurs on l'a fait, voir *De commodo et incommodo plumarum Dei voluntate inter aves varie distributarum*, par le RP Uccellinus Uccellacinus, Utrecht, 1754.

Seul l'homme, dans sa nudité grotesque, n'a qu'une peau glabre et des attributs dérisoires à offrir aux regards énamourés. Pauvre bête, l'aphorisme le dit bien : *rara avis* ! Le vice du mâle humain est son insignifiance. Sa compagne, un peu mieux pourvue, qui affirmerait cependant qu'elle puisse rivaliser avec l'oie bernache, la poule nègre-soie et la femelle du Grand Tétras à la robe immaculée ?

Mais le plumage de l'Yggdrasil, scintillant comme l'avvers micacé du moindre caillou que le jusan caresse, mais son gîte si géométriquement enfoui dans l'épaisseur crétacée de monts que les précipitations n'atteignent jamais, mais le déploiement de son existence loin des espaces mortels où se déplace le chasseur, l'ensemble de ces mystères dont aucun pan du voile qui les recouvre n'est levé, voilà qui devrait mobiliser toute une jeunesse que la recherche de la vérité factuelle et la haine de l'imagination, maîtresse d'erreur et de fausseté, a toujours heureusement préservée des rêveries et des errances. ☉

MAURICE MOURIER